

Accompagner une crise au cours de la vie



**Cours pour Nouveaux Supérieurs
Rome, novembre 2019**

INDICE

Introduction.....	4
I. La crise	5
II. Les Attitudes face à la crise.....	6
III. Les trois domaines principaux de la crise.....	9
IV. Le combat dans la crise.....	13
V. L'accompagnement en temps de crise.....	14
1. Début de la crise	15
a. Identifier les signes d'une crise lorsqu'ils apparaissent.....	16
b. Les aide concrètes au début des crises	17
2. Vivre la crise	19
3. Quelques types de crises saines au cours de la formation initiale.....	20
Conclusion	21

On m'a demandé de vous parler de l'accompagnement de la crise au cours de la vie monastique, cette crise dont nous avons tous fait l'expérience. En tant que supérieurs de communautés, nous avons une responsabilité particulière dans l'accompagnement de nos frères et soeurs au cours de ces moments difficiles auxquels personne ne peut échapper. **La crise a toujours existé**, mais aujourd'hui sa plus grande fréquence, ou du moins sa plus grande visibilité, attire beaucoup l'attention. De petits conflits peuvent finir par avoir des répercussions terribles sur le plan vocationnel, et parfois nous nous retrouvons face à des transgressions graves accomplies avec une grande légèreté.

D'autre part, **la crise est perçue comme quelque chose de négatif** à éliminer, et l'on oublie qu'il s'agit en fait d'une opportunité pour grandir. C'est pour cette raison qu'il est si nécessaire d'être formé et de donner une formation sur ce sujet afin de pouvoir accompagner. Amedeo Cencini¹ est un auteur qui a approfondi ce thème ; je vais le suivre tout en partageant mon expérience et en utilisant d'autres auteurs.

Nous devons admettre que **parler de crise nous met mal à l'aise**, mais ce n'est pas pour cela qu'elle va disparaître. Quand un frère nous demande à parler parce qu'il est en crise, nous ressentons un certain malaise et une certaine peur, comme dans un couple lorsque le partenaire dit à l'autre: "Il faut que l'on parle !" ; l'inquiétude envahit tout l'être. Cela vient de notre insécurité, car nous voulons que tout soit sous contrôle. C'est pourquoi nous considérons souvent la crise comme une honte que nous voudrions éviter.

Il y en a qui perçoivent **le chemin vocationnel comme quelque chose de linéaire vers un but** : essayer d'être un bon moine, sans doutes, sans fragilités, sans infractions. Si l'on considère le chemin spirituel de cette façon, toute déviation pourrait être considérée comme une crise. Mais il ne suffit pas de regarder le but ; nous devons découvrir sur ce chemin cette présence de Dieu qui le rend précieux en lui-même. C'est là que tout prend sens, même nos crises.

D'autre part, nous ne pouvons pas penser notre cheminement vocationnel comme quelque chose d'exclusivement spirituel. Nous sommes humains et nous ne devons pas oublier que nous avons aussi d'autres besoins : physiques, intellectuels, affectifs, relationnels et sexuels ; besoins de s'affirmer, de développer nos qualités personnelles et artistiques, etc. L'oublier, c'est oublier que le moine et la moniale sont des êtres humains. Si Dieu s'est incarné dans notre nature humaine, n'allons pas prétendre devenir des êtres divins en oubliant notre humanité. Cela signifie que divers types de crises vont surgir dans notre vie et que nous allons devoir essayer de les distinguer et de reconnaître leur origine afin d'être en mesure de les gérer de la manière la plus appropriée.

C'est quelque chose de plus important que nous l'imaginons, car en travaillant à l'unité en nous-mêmes, un besoin physique peut conduire à des problèmes relationnels ou psychologiques que nous pouvons confondre avec une crise vocationnelle. Il en va de même avec un blocage auquel peut nous conduire notre besoin d'affirmation de soi ou d'affection, nous poussant à des enfantillages ou à des obsessions. Une difficulté ou un mauvais moment ne doit pas être considéré comme une véritable crise, mais comme l'occasion d'aller plus loin. Il faut beaucoup écouter le frère ou la soeur en difficulté afin de comprendre l'origine de sa crise. Mais surtout, il faut travailler à créer un bon climat fraternel dans la communauté qui

¹ AMEDEO CENCINI, *L'ora di Dio. La crisi nella vita credente*, Bologne 2010.

favorise le développement de tous les frères en fonction de leurs capacités et de leur caractère. Cela évitera certaines crises qui ne sont pas vraiment vocationnelles. Il est de notre devoir de permettre à tous les frères et sœurs de développer leur potentiel selon leurs qualités, sans nous laisser conditionner par la jalousie, car en développant leur potentiel humain, on les aide à donner tout son sens au fait de se donner à la vocation reçue.

Et n'oublions pas que les supérieurs ne sont pas des dieux et qu'on ne nous demande pas de tout résoudre. Chacun est responsable de sa propre réponse personnelle. Ce qui nous revient, c'est de mettre en oeuvre tous les moyens qui sont à notre disposition pour le développement personnel et spirituel de chaque frère et de toute la communauté.

LA CRISE

La crise sous-entend à la fois opportunité et décision face à un changement. Crise **signifie** prendre une décision à un moment donné : "Je décide, je sépare, je juge". Le dictionnaire définit la crise comme "un changement profond, des conséquences importantes dans un processus ou une situation, ou dans la manière dont elles sont appréciées". Et en médecine, il s'agit du changement brusque au cours d'une maladie qui mène à l'amélioration ou à l'aggravation. La crise est donc une situation qui met à l'épreuve notre liberté lui donnant de la gérer avec plus ou moins de succès, de sorte que l'on guérisse ou que l'on devienne malade.

La crise nous **déstabilise et nous tourmente** lorsque nous prenons conscience de la distance entre ce que nous sommes et ce que nous devrions être, entre ce que nous voulons et ce que nous vivons réellement. Voir nos idéaux s'évanouir ou menacés nous fait souffrir. Tant que nous n'en sommes pas conscients et que cela ne nous fait pas souffrir, nous ne pouvons pas dire que nous sommes en crise. Quand dans la vocation, l'amour et la passion s'endorment, on ne se rend pas compte de la crise, on vit sans voir la réalité. Quand nous vivons d'amour, par contre, nous sommes plus sensibles aux moments de crise et leur souffrance engendre en nous le désir de changer. Il ne suffit pas de voir le problème, il faut une motivation pour initier le changement, quelque chose que seul l'amour peut donner ; cet amour qui précisément a généré la souffrance et qui pousse à changer.

Nous ne pouvons pas voir la crise comme quelque chose d'isolé que nous devons "résoudre", mais plutôt comme une réalité qui jaillit de toute notre personne, de son humanité et de sa vocation : c'est de là que nous devons la regarder. C'est pourquoi la question de la crise doit être abordée dans le contexte de la formation, comme un apprentissage à affronter sa propre existence, et pas seulement dans sa dimension académique, en exposant des théories sur la crise.

La crise peut avoir **une cause objective, mais il est encore plus important de savoir comment nous la percevons** subjectivement, car les événements ne sont rien de plus que des situations qui peuvent ou non nous faire plonger dans une crise. L'une des erreurs les plus courantes est précisément de blâmer l'événement qui a causé la crise. Cela nous conduit à ne pas la considérer comme un moment important sur notre chemin et à essayer de la résoudre en retirant simplement de notre vue le fait qui l'a réveillée.

Certes, la **prudence** doit nous conduire à prendre nos distances par rapport aux choses ou aux situations qui peuvent nous nuire, mais ce n'est pas suffisant, car nous ne pouvons pas vivre dans une bulle qui nous protège de tout. D'où l'importance de profiter des situations qui nous font entrer en crise pour grandir et nous fortifier.

La crise est toujours en train de nous révéler quelque chose qui nous précède, une fragilité qui la provoque. Pourquoi un même événement provoque une crise chez certaines personnes et pas chez d'autres? D'où l'importance d'enquêter à l'intérieur de soi-même pour détecter l'origine de la crise, au-delà du fait concret qui l'a déclenchée. Ici nous pouvons constater que nous sommes tous influencés par des **expériences négatives de notre enfance** ou d'un autre moment de notre vie, sans être pour autant condamnés à les répéter ; mais elles vont nous aider à mieux nous comprendre aujourd'hui, sachant que nous sommes libres d'agir malgré ces facteurs qui nous conditionnent. De même, nous sommes influencés par le contexte culturel dans lequel nous vivons et même si cela conditionne nos actions, cela n'annule pas notre liberté de choix. Quiconque affronte les crises à partir de son passé vivra dans une frustration permanente. Ceux qui sont capables d'apprendre de leur passé et de regarder vers l'avenir seront en apprentissage tout au long de leur vie.

Mais il ne suffit pas de connaître l'origine de la crise, il faut **être conscient de la gravité** de la situation pour vouloir y faire face. Il y a beaucoup plus dangereux que les crises : c'est le fait de vivre des situations critiques sans le moindre problème. Et quand cela se produit à grande échelle dans la vie monastique, c'est alarmant. Il vaudrait mieux alors souhaiter que les gens traversent une crise.

La crise est toujours une opportunité, c'est **l'heure de Dieu** dans notre vie, où notre liberté est mise à l'épreuve, où l'on nous donne l'occasion de choisir un plus grand amour dans la foi, parce que nous devons risquer sans pouvoir contrôler. C'est l'heure où notre fidélité est mise à l'épreuve face à l'abandon à Dieu, à l'acceptation de son projet dans notre vie et jusqu'à sa présence même dans les situations les plus absurdes humainement parlant. Et nous ne pouvons pas oublier que les grandes aspirations s'accompagnent toujours de grandes crises et tentations.

LES ATTITUDES FACE À LA CRISE

Chaque personne est différente, c'est pourquoi il y a de nombreuses façons différentes de gérer une crise, chacune en fonction de sa personnalité.

Jamais en crise

C'est le groupe le plus important de la vie religieuse et monastique. Ce sont ceux qui semblent vivre calmement en faisant ce qu'ils ont toujours fait sans s'attirer d'ennuis ou se compliquer la vie. Il est vrai qu'ils ont connu les difficultés du vivre ensemble, mais il semble qu'ils n'aient jamais vraiment été en crise, parce qu'ils ont su s'adapter à la réalité, y compris dans certains cas avec des expériences scandaleuses vécues dans la clandestinité.

Beaucoup d'entre eux vivent dans la médiocrité, sans enthousiasme pour leur vie consacrée. Ils peuvent paraître calmes, sans extravagances ni grandes transgressions, ils n'ont pas de grands doutes vocationnels, ils sont un peu stricts et défenseurs de l'autorité instituée et se sentent fidèles. Il se peut aussi qu'ils soient appréciés de la part des autres.

Il est intéressant de noter que ces personnes qui ne sont jamais en crise, mais qui doivent toujours avoir raison, se considèrent irréprochables et ne semblent jamais avoir tort ni se sentir coupables, mettent souvent un autre membre de leur communauté en crise pour qu'il soit en crise à leur place.

Toujours en crise

C'est l'attitude opposée, mais peut-être très semblable. Celui qui est toujours en crise n'est jamais vraiment en crise, parce que la crise doit être limitée dans le temps : elle exige une réponse, une prise de décision dans un sens ou dans un autre. Celui qui est en crise continue l'est généralement à cause de choses qui le mettent mal à l'aise ; il les utilise comme des excuses pour ne pas prendre de décisions, pour que les autres s'occupent davantage de lui ou même le craignent.

Celui qui est toujours en crise peut l'être à cause d'un perfectionnisme qui le paralyse. Comme il est toujours en train de se regarder, il est effrayé à l'idée de faire des erreurs et cela le paralyse. Il ne pourra sortir de cette situation qu'en s'oubliant lui-même et en prenant le risque de cheminer dans la confiance en celui qui l'appelle. Le perfectionnisme n'est pas la sainteté. La sainteté, c'est notre pauvreté enveloppée de l'amour de Dieu. Le perfectionnisme est la poursuite de la vertu par nos propres efforts. Ceux qui sont plongés dans cette crise doivent combattre leur narcissisme.

La crise en état de « veille » (mode standby)

Ce type de « non-crise » est la crise de celui qui ne veut pas être en crise et qui, aussi longtemps qu'il le peut, la nie ou la tient le plus loin possible de lui. Cela arrive souvent dans le monde affectif, quand on affronte son affectivité et sa sexualité avec les seules armes du verrou et du déni, pensant que le vœu de chasteté suppose absence de toute attraction. Bien sûr, nous devons refuser de donner libre cours à nos propres instincts, mais nous ne pouvons nier leur existence ou verrouiller toute affection. Nous devons au moins les regarder en face, reconnaître qu'il y a un monde affectif en nous et le canaliser à partir de notre vie consacrée. Une chose est de ressentir et une autre de consentir. Ceux qui se limitent à ne rien connaître de leur monde intérieur vivent leur consécration d'une manière terne, avec des relations sans implication intérieure, sans cœur.

Mais on ne peut pas attendre indéfiniment. Tôt ou tard, les liens par lesquels nous tenons la crise sous contrôle finissent par se rompre. Les craintes, les interdictions et les règles commencent à se relâcher au milieu de la vie ("ceux de 40 ans", pour ceux qui sont entrés à 20 ans...), et peuvent venir s'ajouter la fatigue ou la déception. C'est précisément à ce moment-là, alors que nous sommes plus fragiles et envahis de doutes, que ce que nous avons réprimé surgit avec force ; il est alors plus difficile d'en être maître. C'est pourquoi il est si important d'être en avance, de la connaître, de sentir la crise et d'essayer de la canaliser à temps, ayant reçu la formation et l'accompagnement nécessaires au bon moment. J'avais l'habitude de dire à mes novices que j'aimerais bien qu'ils aient toutes sortes de crises pendant le noviciat afin de pouvoir les accompagner ; comme cela ils seraient préparés pour le futur, lorsqu'ils ne bénéficieraient plus d'un accompagnement aussi rapproché. Mais il ne s'agit pas non plus de provoquer les crises artificiellement.

Il en va de même pour ceux qui ne se permettent pas d'échouer, qui ont peur d'être rejetés, qui se croient très fidèles au Seigneur, etc. Il faut prendre conscience de ce qui nous

arrive et apprendre à gérer ces "échecs" sans dramatiser, car ils nous révèlent la vérité qui est en nous.

En savoir plus sur les crises

Nous devons explicitement **rejeter** la pensée qui surgit souvent lorsque nous entrons en crise, à savoir que **nous avons fait une erreur dans le choix de notre vocation**. Si un célibataire entré très jeune au monastère tombe amoureux, il peut se sentir obnubilé par l'expérience de l'amour, de l'amour de sa vie, et croire qu'il a fait une erreur dans son premier choix, sans réaliser que tomber amoureux est normal, sans pour autant signifier que nous sommes appelés au mariage. D'ailleurs, qui sait combien de fois une personne est capable de tomber amoureuse dans sa vie sans que cela finisse par un mariage?

Les crises sont faites pour en tirer des leçons et pour mûrir. Nous devons être prudents et ne pas provoquer nous-mêmes la crise, en évitant ce qui est évitable, mais il est inutile de nous en tenir à garder le problème à distance à chaque fois. Si nous le faisons, cette crise risque de se répéter encore et encore dans des circonstances similaires. Il ne suffit pas de déplacer la personne, d'éviter certains dangers ou de lui donner un travail plus important ou agréable. La crise est là pour en tirer des leçons et pour nous rendre plus forts dans les situations futures, sinon ça aura été une crise inutile. Si une crise ne nous incite pas à changer, elle ne nous aura rien appris.

La crise ne peut **jamais être niée ni évitée**, nous devons essayer d'en tirer quelque chose de positif. Si nous cessons de voir la crise comme un monstre menaçant et que nous commençons à y voir une chance ou un enseignement nécessaire à notre cheminement, alors nous pouvons l'affronter avec plus de sérénité et probablement plus de succès.

Mais la crise en elle-même n'enseigne rien, tout comme l'expérience de la vie, si l'on n'est pas prêt à apprendre et à se laisser enseigner. Ce n'est pas la même chose d'arriver à la sagesse de la vieillesse que d'accumuler des années de vie. Si vous mettez un âne dans une bibliothèque et que vous l'enlevez après un mois, il sortira comme un âne, peu importe le nombre de livres intéressants qu'il y a. Parfois, je me dis que les années m'ont rendu un peu sceptique à l'égard du changement des gens. Quand on n'est pas prêt à se connaître vraiment et à affronter ses propres crises, on ne change pas, un mort pourrait bien ressusciter (cf. Lc 16,31). Seul subsiste l'espoir qu'un rayon de lumière spirituelle émergera pour se mettre en route, car l'expérience de la vie elle-même n'enseigne rien. Tant que cela ne se produit pas, nous devons accompagner les gens tels qu'ils sont, sans désespoir, car la miséricorde de Dieu demeure toujours.

L'un des signes les plus évidents de la **fermeture intérieure** est **lorsque la personne en crise passe son temps à accuser tout le monde**, la vie qu'il a vécue, sa communauté, sa hiérarchie, la politique, le changement climatique ou Dieu lui-même. Quand ça arrive, restons calmes, on ne peut rien faire. Il suffira d'essayer de récupérer les restes quand la tempête sera passée.

Il n'est pas bon non plus de nourrir la tentation du frère en crise en détournant sa responsabilité ; une chose est de l'accueillir avec affection et d'écouter avec bienveillance ses plaintes, une autre est d'être d'accord avec lui et de le conforter dans l'idée que ce qui le trouble intérieurement vient de l'attitude des autres. Et ce n'est pas toujours facile pour le supérieur,

car il est plus confortable de donner raison au frère pour qu'il soit content que de l'interroger et qu'il s'en aille en colère.

Dans la même ligne, il peut aussi **ne pas être bon d'envoyer immédiatement une personne en crise chez un psychologue**, parce que nous l'aidons à déplacer l'origine de sa crise, comme si c'était quelque chose venant de l'extérieur ou la conséquence fatale de ses propres traumatismes. Il n'est même pas suffisant de recommander à Dieu dans la prière de résoudre pour moi ce qu'il me revient de faire, aussi nécessaire que soit la prière. La crise de croissance est quelque chose que nous devons gérer en nous-mêmes, avec la décision de répondre de manière cohérente à nos choix de vie et de disciples de Jésus. Dans certains cas, une aide thérapeutique externe peut être nécessaire, mais pas toujours ; car ce peut être une tromperie pour le frère et un soulagement trompeur pour le supérieur, par l'impression de se sentir libéré de l'accompagnement personnel qu'il doit faire, avec l'espoir que le thérapeute va lui rendre le frère transformé et sans problèmes.

Chaque crise a besoin de temps pour être surmontée, parce que notre cœur et notre esprit ont besoin de temps pour trouver leur place face aux épreuves qui dérangent. Nous devons être un peu patients avec nous-mêmes, sans demander des changements radicaux avant de les intégrer. Nous devons **reconnaître ce qui nous arrive, analyser son origine, écouter le combat qui se livre** en nous-mêmes, les sentiments qui surgissent et qui révèlent notre propre monde intérieur, décider de ce qui est le plus approprié et **trouver les moyens** de l'accomplir. Et, en fin de compte, si nous n'avons pas réussi à tout surmonter, l'accepter et vivre en paix avec cela, reconnaissant la puissance de Dieu dans notre faiblesse, sans pour autant signifier que nous passons un accord malhonnête avec le péché.

Généralement la crise n'arrive pas tout à coup, mais elle s'installe au fil du temps. D'où l'importance d'être attentif aux signaux envoyés dans notre monde intérieur et de prendre les précautions nécessaires.

La crise du milieu de la vie, que nous appelons génériquement la "crise des 40 ans", se révèle comme un second appel, un moment où nous avons l'occasion de donner un nouveau "oui" sans avoir la ferveur initiale, mais dans la foi, avec une plus grande conscience de ce à quoi on renonce et pour quoi on y renonce. On valorise ce qui reste, mais on choisit à nouveau ce pour quoi on avait opté auparavant. En réalité, chaque crise est un deuxième appel et donc une occasion de renforcer notre appel initial et notre identité. C'est un ami gênant et critique, qui nous accompagne toujours et nous met à l'épreuve pour aller de l'avant.

LES TROIS DOMAINES PRINCIPAUX DE LA CRISE

Il y a plusieurs types de crises, autant que de personnes et de situations, mais nous pouvons identifier trois grands domaines où la plupart d'entre elles se rencontrent dans le contexte de la vie consacrée. A savoir : l'identité, l'affectivité et la vocation. Ils correspondent à mon besoin de savoir qui je suis, à mon besoin d'affection et à mon besoin de projection dans la vie. De ces trois domaines, la crise affective tend à apparaître plus fréquemment. D'autres types de crises, comme l'insatisfaction, le conflit avec l'autorité ou le magistère, les problèmes psychologiques, etc. sont moins fréquents.

Crise d'identité

Chaque être humain a besoin de donner un sens à sa vie et à lui-même, il cherche donc **la vérité**, à commencer par sa propre vérité : **qui suis-je ?** Perdre le sens de la vie ou se sentir insignifiant mène à une crise existentielle. Nous devons donner à notre vie un sens unifié et cohérent, quelque chose qui nous permette de donner un sens à toutes les étapes de notre existence et même aux erreurs commises ou aux événements sans sens apparent.

Quand nous entrons dans une crise d'identité, **nous perdons le sens positif de notre vie**, nous ne nous valorisons pas, nous sommes frustrés et cherchons à nous réaliser d'une manière narcissique ; nous cessons de regarder notre propre réalité pour chercher à combler le vide avec d'autres choses qui peuvent nous remplir, comme le succès, une charge, l'appréciation des autres, etc.

L'une des plus grandes difficultés dans ce domaine est le **relativisme**, car l'identité ne peut être soutenue que par une vérité durable. Notre culture actuelle tend à donner la priorité à nos propres sentiments et avec eux à faire de la vérité quelque chose de relatif, selon la façon dont nous percevons les choses ou selon notre état d'esprit, variant d'une personne à l'autre et en fonction de la période dans laquelle on se trouve.

Cela arrive aussi dans la vie monastique. Au début, on peut avoir des idées très claires et se sentir très identifié au chemin choisi. La formation initiale nous enseigne ce qu'un moine doit être et la tradition monastique nous présente des modèles de vertu sur ce qu'est un bon moine. Mais notre culture se concentre plus sur l'individu que sur le collectif, plus sur le moment présent ou sur les sentiments personnels que sur des vérités stables et durables. C'est pourquoi il n'est pas du tout étrange qu'au moment de la crise, on puisse s'interroger sur sa propre identité. S'il n'y a pas de vérités durables, mon identité peut changer en fonction du moment ou de mon état émotionnel.

Il est vrai qu'il y a dans la vie tout un processus et que nous nous transformons, mais lorsque nous perdons notre identité, ce processus peut générer beaucoup de confusion.

Crise affective

D'abord et avant tout, **nous sommes amour**. C'est ainsi que nous définissons Dieu, et nous sommes son image. Notre plus grande infidélité est le manque d'amour. Quand l'amour manque dans nos vies ou qu'il est très faible, nous devenons déstructurés. Cela arrive aussi dans la vie monastique. Et nous **exprimons cet amour sexuellement**, en tant qu'hommes et femmes, la sexualité étant l'énergie qui exprime l'amour et le rend fécond. C'est pourquoi la sexualité vécue sans amour n'est rien d'autre que génitalité et appropriation de l'autre. Et si l'amour est au centre de notre vie, la sexualité ne peut en être séparée, pas même dans la vie consacrée.

La sexualité est capable d'exprimer notre monde intérieur. Son expression génitale gratifie et active un monde de pulsions, favorisant l'équilibre psychophysique. Bien que cela ne garantisse pas la maturité, cela montre que dans ce domaine le célibat se trouve en état d'infériorité par rapport au mariage, ce qui pourrait conduire le célibataire à vouloir rechercher d'autres gratifications compensatoires dans n'importe quel domaine, et pas seulement dans le domaine sexuel. Nous ne devons pas oublier que lorsque nous sommes unifiés et que l'amour est notre moteur, certaines crises peuvent avoir un fond affectif et sexuel, même si elles ne le

semblent pas. De même, les crises qui semblent être affectives et sexuelles ne sont rien de plus que l'écho dans ce domaine d'autres problèmes très différents.

Comme je l'ai dit, la sexualité est beaucoup plus que son expression génitale. La sexualité est avant tout l'expression de l'amour entre personnes sexuées, amour donné et amour reçu. C'est la **capacité de s'ouvrir à l'autre qui est "différent" de moi, et de l'accueillir**. C'est pourquoi la crise affective est la crise de l'amour et non du sentiment. Le besoin affectif est le besoin d'avoir un **centre d'attraction**, un "autre" qui est la référence autour de laquelle nous pouvons unifier notre propre affection, notre capacité d'aimer et de nous sentir aimés. Ce qui unit le plus deux personnes, c'est de se sentir aimé de l'autre.

Un moine ne peut renoncer au sens profond de sa sexualité, même sans son expression génitale. **La sexualité entendue comme la capacité de se relier à celui qui est différent**, dans un amour qui se donne et se reçoit. Cette sexualité qui s'inscrit au plus profond de notre cœur et qui est ouverte à l'autre pour donner la vie. Tout cela, nous le savons bien, nous ne pourrions le canaliser dans la vie monastique qu'à partir d'un amour sincère et concret pour Dieu et pour nos frères. Celui qui vit une continence parfaite et a un cœur fermé à l'amour de ses frères, n'est pas vierge, il est simplement continent.

Un amour ouvert à la **fécondité**, prêt à créer quelque chose de nouveau pour tous les frères, quelque chose qui n'est pas seulement mien ou tien, mais nôtre, qui est de la communauté. Celui qui n'en est pas capable doit revisiter son expérience de la sexualité, car la sexualité est une force créatrice appelée à féconder, à se laisser féconder et à donner une vie nouvelle. C'est l'énergie de l'amour qui doit se développer selon le propre choix de vie de chacun.

Dans la vie consacrée, ce besoin est satisfait lorsque le centre d'attraction est **occupé par l'amour de Dieu**, que c'est vers là que convergent toutes les autres relations et que tous les événements de la vie y trouvent leur signification. Son absence conduit à la recherche de gratifications impulsives qui alimentent une affectivité inconsistante.

Etant donné que la crise la plus fréquente est la crise affective, il est important d'y porter une attention particulière dès le début. Un outil qui peut se révéler très précieux est d'écouter son propre corps et les sentiments qu'il éprouve, sans être naïf, comme si nous étions libérés de tout danger et n'avions pas besoin d'une maîtrise de soi intelligente dans nos relations avec les personnes de l'autre sexe. Dans ce domaine, certaines choses peuvent en entraîner d'autres comme en cascade. Il convient d'être attentif pour voir si l'autre devient de plus en plus important pour moi, s'il occupe mes pensées et mes fantasmes, si j'aspire et cherche à le voir de plus en plus souvent, si des gestes de plus en plus compromettants commencent à émerger, si le fait d'être amoureux habite mes rêves et me donne un immense bonheur au point d'être prêt à tout laisser tomber pour aller vivre avec cette personne.

Habituellement, un combat intérieur précède cette phase au cours duquel on peut penser qu'il n'y a rien de mal à tomber amoureux, que Dieu est amour, que les mauvaises relations entre frères et sœurs dans une communauté est pire, que la relation avec cette personne me motive et me rend heureux, que cela m'aide à améliorer ma relation avec les autres et avec Dieu, etc. Et c'est lorsque l'on commence à justifier ce que l'on fait, que l'on commence à perdre la bataille. *L'amour est fort comme la mort, la passion inflexible comme l'abîme ; ... les torrents ne pourront éteindre l'amour, ni les fleuves le submerger* (Ct 8, 6-7), nous dit le

Cantique des Cantiques. C'est pourquoi il nous convient d'être attentifs à notre monde affectif, sans tomber dans le désespoir quand nous sommes allés trop loin.

Il faut être prudent, **sans fuir pour autant les sentiments**. Les sentiments sont là, notre travail est de les éclairer de l'option fondamentale que nous avons choisie, sachant que ressentir n'est pas consentir. Nous devons travailler à donner un sens à une sexualité virginale en fuyant tout ce qui peut nourrir en nous la vision grotesque d'une sexualité instinctive. Les sens nourrissent nos sentiments dans tous les domaines de la vie. D'où l'importance de la **maîtrise des sens** pour la maturation personnelle. Il s'agit de ne pas nier nos propres sentiments ou de les rejeter comme s'ils étaient mauvais, car ils nous révèlent ce qu'il y a dans notre cœur. Mais nous devons les canaliser et encourager ceux qui nous rendent plus cohérents avec notre identité et notre appel. Evagre le Pontique disait : "Sois comme un portier à la porte de ton cœur et ne laisse passer aucune pensée sans l'avoir questionnée auparavant. Devant n'importe quelle pensée demande-toi: "Est-elle des nôtres, ou vient-elle de l'ennemi?".

Il est inutile de discuter avec quelqu'un qui traverse une crise affective et qui est en train de tomber amoureux sur le fait de savoir s'il est légitime ou non qu'une personne consacrée laisse libre cours à sa passion amoureuse, car nous connaissons déjà la réponse : "Dieu est amour", "il n'y a rien de mal à aimer", "aimer de cette manière m'aide ensuite à aimer les autres". Il est difficile de le convaincre que là n'est pas la question, parce que, certainement, aimer est une bonne chose, personne ne le conteste. Il s'agit plutôt de savoir si l'on se sent appelé ou non à vivre un amour chaste, à lutter ou non pour cette grâce que Dieu donne gratuitement à certains, comme Jésus nous le rappelle dans l'Évangile : *tout le monde ne comprend pas cela, seuls ceux qui ont reçu ce don... Il y a ceux qui deviennent eunuques pour le royaume des cieux. Que celui qui peut comprendre comprenne* (Mt 19,11-12). Quand on l'oublie, c'est que l'on cherche à se justifier pour pouvoir avoir tout sans renoncer à rien.

Favoriser l'amitié entre frères / sœurs de la communauté aide beaucoup dans l'expérience de la sexualité. Une amitié qui ne soit pas exclusive. Quelqu'un a dit que nous, les moines, savons aimer, mais qu'il est difficile de nous aimer les uns les autres. Et il arrive parfois aussi, comme le disait T. Radcliffe que : « Nous avons tellement peur de l'amitié personnelle (pour sauvegarder la chasteté) que nous finissons par créer une inimitié personnelle ».

Crise vocationnelle

C'est dans notre vocation que nous pouvons unir notre identité et notre vie affective, en les concrétisant dans un projet de vie. En vivant notre vocation, nous permettons à notre volonté de donner une forme à ce qui est dans notre esprit et notre cœur ; et nous faisons participer notre identité et nos affects à un choix qui canalise notre **dynamisme**. C'est-à-dire que le cheminement vocationnel implique un effort et un sacrifice pour rester fidèle. Le manque de satisfaction dans ce choix fondamental est ce qui conduit parfois à la crise vocationnelle. Cela peut conduire à une vie médiocre qui évite le renoncement et la souffrance, ou à un activisme qui fait disparaître le témoignage existentiel et conduit finalement à l'abandon parce que ce que nous faisons est dénué de sens.

La formation initiale aide à cimenter notre vocation, mais la vie dure longtemps. Nous devons être **disposés à apprendre continuellement** de la vie afin de consolider notre réponse

à la vocation reçue. La vocation n'est pas un paquet qui nous est donné au début du chemin pour que nous atteignions le but sans casse. La vocation est quelque chose qui grandit avec la vie de la personne et de la communauté. On entend souvent dire celui qui est en crise : « Ce n'est pas la communauté dans laquelle je suis entré ! » En effet, les communautés évoluent à mesure que nous évoluons et mûrissons, et ce n'est pas pour cela que nous cessons d'être nous-mêmes. L'amour va au-delà de son moment initial. La personne et la communauté sont aimées en elles-mêmes ("dans la santé et la maladie", "dans la jeunesse et la vieillesse"). On ne peut pas justifier sa propre crise vocationnelle en blâmant l'évolution de la communauté, comme si nous-mêmes n'avions pas aussi des rides et des cheveux gris!

La crise vocationnelle survient souvent à cause de l'immaturation humaine. Il est donc nécessaire d'insister sur la nécessité de **former les personnes** humaines dans leur processus de vocation. C'est-à-dire des personnes qui connaissent leur monde intérieur, qui intègrent pacifiquement leur passé, qui travaillent à éduquer leurs sens, à gérer leurs émotions et à écouter leurs sentiments, qui vivent une sexualité dans le don de soi et l'ouverture à ce qui est différent, qui apprennent à vivre des relations fraternelles sans dépendance, sans attitudes compétitives, ni se laissent conditionner par des complexes du passé, etc. En d'autres termes, il ne peut exister un moine / une moniale mûr/e sans maturité humaine.

Ce n'est pas la même chose d'être moine que de faire le moine. « Faire le moine » peut très bien être fait par un acteur qui cherche à jouer un rôle qui lui donne de la sécurité. Mais « être moine » est impossible à réaliser sans un travail humain et spirituel constant, au cours duquel la grâce peut porter ses fruits. Quiconque vit en faisant le moine, aussi exemplaire qu'il puisse paraître, peut expérimenter en lui-même la schizophrénie de celui qui n'a pas intégré et unifié les différentes parties de son être. Schizophrénie de celui qui paraît heureux de ce qu'il fait, mais qui se révèle froid et incapable d'entrer en relation et d'avoir de l'empathie pour les autres.

Il est également nécessaire d'avoir un **noyau dur vocationnel** qui intègre notre personne, autour duquel on donne un sens à tout ce que nous vivons, l'agréable et le désagréable, le passé et le présent. Si cela n'existe pas, la crise cherchera refuge dans des expériences sans lien entre elles. Si l'on nous interroge sur notre vie monastique, nous pourrions nous souvenir de beaucoup de choses qui nous sont arrivées sans pouvoir voir l'action formatrice de Dieu à travers notre histoire, notre propre évolution. C'est ainsi que certaines vies de sacrifices, mais non transformées, laissent transparaître des vocations fragiles. Cependant, avec ce noyau intégrateur, nous pouvons raconter notre histoire en lui donnant un sens, même dans les moments les plus sombres de notre vie ; nous pouvons voir l'histoire de notre vocation comme une histoire de salut. La crise vocationnelle du milieu de la vie est comme un deuxième appel qui exige une conversion profonde, comme je l'ai dit plus haut. Si le premier appel a été présenté comme une chose possible à faire, le second est la reconnaissance de notre incapacité, l'expérience de notre mensonge et de notre incohérence. Nous le vivons comme radicalement impossible pour nous.

LE COMBAT DANS LA CRISE

"La vie est un combat !" a l'habitude de nous répéter souvent un ancien de ma communauté. De même, nous pouvons dire qu'il n'y a pas de crise sans combat ni fatigue, car

lorsque notre ferveur spirituelle diminue, nous entrons dans une inertie qui ne nous permet pas de voir la présence de la crise.

Le combat signifie que nous poursuivons un but et que nous faisons l'expérience d'un obstacle qui doit être surmonté. Le désir est ce qui nous conduit à passer par des étapes où nous devons **mourir continuellement pour qu'une nouvelle vie surgisse**. L'enfant doit mourir pour que le jeune puisse surgir, le jeune doit mourir pour que l'adulte naisse, et ainsi de suite (Plutarque).

Cependant, il y en a qui sont conscients de leur situation, mais se laissent emporter par l'inertie et **refusent de se battre**. Ils vivent la crise, mais ils choisissent de ne pas l'affronter ; ils ne veulent pas que les combats les fatiguent et ils s'adaptent à la crise sans l'avoir affrontée auparavant. Ils apprennent simplement à vivre avec elle sans avoir de problèmes de conscience. Naturellement, celui qui agit ainsi finit par réaliser en lui-même le proverbe bien connu : "Celui qui agit différemment de ce qu'il pense finit par penser comme il agit". **Le non-combat est le propre des objectifs médiocres**, contents de se sentir bien à chaque instant, sans désir de conversion.

Au contraire, celui qui affronte **le combat consolide ses idéaux** et ses convictions. Comment un idéal peut-il être vrai s'il n'a pas été défendu, s'il n'est pas passé par l'épreuve? Les buts les plus élevés sont généralement accompagnés de grandes tentations, comme nous le rappelle le livre de l'Ecclésiastique : *Mon fils, si tu t'approches pour servir le Seigneur, prépare ton âme à l'épreuve* (Sir 2:1). Saint Paul nous avertit aussi qu'il s'agit d'une lutte où l'on fait l'expérience de sa propre fragilité (l'aiguillon de la chair) dans laquelle la grâce agit (cf. 2 Co 12, 9-10). C'est l'acceptation de notre faiblesse afin que Dieu remplisse notre vide de sa puissance et de sa miséricorde. L'idéal ne devient le moteur de notre vie qu'après le combat.

Ce combat dans la crise doit **s'ouvrir à la transcendance**, sinon il nous laissera enfermés en nous-mêmes. Nous expérimenterons notre envie, notre manque d'estime de soi, notre vide affectif vécu dans la solitude du cœur, etc. mais quelle raison aurons-nous d'affronter tout cela ? Sans transcendance, nous n'irons pas au-delà d'un désir perfectionniste. Soit nous abandonnerons le chemin, soit nous apprivoiserons nos idéaux à une vie embourgeoisée. Sans perspective spirituelle, sans dialogue avec le Transcendant, la personne consacrée ne pourra pas donner un sens réel au combat en temps de crise.

Dans ce combat, nous avons besoin de l'aide de quelqu'un d'autre pour nous aider à sortir du cercle de nos fantômes, de nos pensées et de nos sentiments. Pour bien affronter la crise, il est fondamental d'avoir une **attitude réceptive** qui se laisse interpeller par l'expérience de celui qui accompagne et par l'action de la grâce qui est alors rendue présente. Nous sommes des êtres en relation : c'est seulement en elle que nous pouvons trouver la lumière dont nous avons besoin, parce que l'autre nous sert de contraste et nous permet de voir notre dos que nous ne pouvons pas voir.

Vivre la vie monastique sans vivre le combat de la crise est le symptôme que nous avons renoncé à croître. Tout est calme soit parce que nous avons pactisé avec la tranquillité et décidé de laisser les choses telles qu'elles sont, en nous justifiant par le fait que "nous sommes humains", soit parce que nous avons décidé que nous ne voulions plus nous compliquer la vie. Il y a des moments dans notre vie où nous devrions traverser une crise pour voir clairement la situation critique dans laquelle nous nous trouvons.

L'ACCOMPAGNEMENT EN TEMPS DE CRISE

Il est très important que nous nous détendions et que nous mettions notre confiance dans le Seigneur. En tant que supérieurs, nous sommes chargés de **faire quelque chose face à la crise** du frère, mais pas de **la résoudre**. C'est impossible sans la décision de l'intéressé. Nous ne pouvons que l'accompagner, nous faire proche et essayer de lui apporter de l'aide. On peut aussi parfois lui offrir une aide extérieure, mais sans tomber dans la tentation, comme je l'ai déjà dit, d'envoyer immédiatement le frère parler à quelqu'un de l'extérieur dans l'espoir que cette personne lui "enlève" sa crise, évitant ainsi un accompagnement inconfortable. Chaque cas est différent et doit être traité différemment. Beaucoup dépendra de l'attitude du frère et de la capacité du supérieur.

Nous ne pouvons pas non plus oublier que tant que nous **n'aurons pas le cœur libre**, nous ne serons pas de bons accompagnateurs en temps de crises. Celui qui a le cœur libre souffre avec le frère qui souffre, mais son souci ultime n'est pas de le rassurer et de tout ramener à la normalité qui donne la sécurité, mais de l'accompagner pour qu'il puisse prendre la décision la plus authentique. Même si c'est douloureux, il faut rester à l'écart du souci excessif de ne pas "perdre une vocation dans la grande crise dans laquelle nous vivons". C'est humain que nous soyons inquiets, mais il nous faut surtout nous concentrer sur le frère qui traverse la crise.

D'après mon expérience, il me semble que cela aide beaucoup, au cours de l'accompagnement initial, que le postulant puisse faire un **test de personnalité** (quelques mois après son admission). C'est très utile pour travailler avec lui dans son processus de connaissance de soi et pour essayer d'identifier les racines de problèmes actuels ou futurs.

Dans le processus de maturation personnelle, **on passe d'une étape à l'autre**. Dans le développement de l'identité sexuelle, on passe généralement de l'auto-érotisme infantile à l'homo-érotisme préadolescent et finalement à l'hétéro-érotisme. Ne pas faire la transition d'une étape à l'autre, parfois parce que l'on a souffert d'un blocage en raison de maltraitements durant l'enfance, génère des fixations. De même, dans le processus vocationnel et spirituel, il faut passer d'une étape à l'autre sans être bloqué par la peur.

Il y a des **signes** qui nous permettent de détecter quand on entre dans une crise en s'enfermant et en se séparant des autres, c'est-à-dire quand on ne vit pas une véritable sexualité d'altérité pour se réfugier dans des habitudes compensatoires :

- Abus de nourriture et d'alcool
- Accumulation d'argent et d'objets
- Tendance à la pornographie et à d'autres formes de déviances sexuelles menant à l'isolement
- Recours à l'auto-érotisme ou à la sexualité virtuelle
- Sentiment ostentatoire de supériorité et d'autosuffisance
- Mise en avant de soi et recherche narcissique de sa propre réussite
- Subtile complaisance à se sentir "intéressant" et peut-être contesté
- Grossièreté dans les relations
- Rationalisme exaspéré et exaspérant
- laisser-aller général ou, au contraire, inquiétude excessive de l'image de soi
- Médiocrité comme règle de vie

- Mauvaise humeur et nervosité constantes

1. Début de la crise

Pour pouvoir accompagner ceux qui sont en crise, il est essentiel que nous nous rendions compte qu'ils sont en crise. Certains critères nous aideront à le faire, sachant qu'il convient aussi d'impliquer toute la communauté et pas seulement le supérieur, car nous formons tous un seul corps et la communauté elle-même doit apparaître comme un lieu de guérison. Si nous agissons de la sorte, ce qui semble être négatif au départ peut se transformer en un moment de grâce pour tous. Mais nous devons tous nous sentir responsables de nos frères. C'est notre amour pour eux qui nous permettra de percevoir les signes qu'ils traversent une mauvaise passe et qu'ils ont besoin d'aide. Et n'oublions jamais que le plus important est la prévention, sans attendre que la situation soit grave, car l'expérience nous dit qu'à ce moment-là la fermeture du moine est généralement déjà très avancée : il ne va pas se laisser aider ni souhaiter changer sa vie. Alors on pourra seulement observer l'irréversible avec impuissance.

a) Identifier les signes d'une crise lorsqu'ils apparaissent

- ❖ L'état de **frustration personnelle** est souvent un **prélude à une crise**. C'est pourquoi nous devons être attentifs au développement de la personne et si elle fait face aux situations d'une manière saine. La frustration ne vient pas seulement de la situation extérieure à laquelle nous sommes confrontés, mais surtout de notre capacité à y faire face. Ce ne sont pas les frustrations extérieures de la vie qui peuvent nous nuire, mais bien plutôt la manière frustrante de les vivre. C'est pourquoi nous devons tenir compte de la capacité des personnes à faire face aux frustrations et de l'origine de leur incapacité plus ou moins grande. On ne peut pas cataloguer tout le monde de la même façon. En outre, nous devons garder à l'esprit que la frustration diminue la liberté.
- ❖ Dans le domaine affectif et sexuel : être attentif aux premières gratifications qui cherchent des contacts ou des relations pour remplir la solitude ou le peu de valorisation vécue. Cela crée une habitude qui limite la liberté du frère et le conduit à des comportements plus ambigus. Cette habitude gratifiante, qui peut être un simple contact par Internet presque quotidien, devient de plus en plus répétitive, nécessitant plus de gratifications et valorisant les actes avec plus de condescendance et de justification jusqu'à occuper le centre de la personnalité et conditionner le reste.
Dans ces cas, nous voyons qu'un petit problème au départ (solitude ou faible valorisation) et une attitude moralement inoffensive (relations fréquentes sur Internet), peuvent prendre des chemins dangereux. Il vaudrait mieux s'attaquer au problème dès le début sans se contenter d'une évaluation morale (si ce qui est fait est moralement bon ou mauvais) et essayer de chercher de l'aide pour éviter de mauvais résultats. Le plus gros problème est que la première réaction est de cacher et de nier ce qui se passe, ce qui rend l'aide possible difficile. L'aide extérieure peut être plus utile parce qu'elle donne à l'individu une plus grande liberté d'expression, surtout parce que dans ce domaine on refuse de parler avec le supérieur.

❖ **L'implication des frères** pour nous aider au cours d'une crise est très précieux. Nous devons nous rappeler que nous sommes responsables de nos frères, mais nous devons encore aller plus loin et "désirer" que notre frère aille bien, qu'il soit vraiment heureux. Vivre cette dimension affective dans la communauté nous unit et nous protège, en prenant la décision d'agir quand nous voyons un frère qui a besoin de nous. Il est nécessaire de créer dans les communautés cette culture de soutien mutuel dans notre vocation, de responsabilité communautaire des uns envers les autres. Il ne s'agit pas de promouvoir des attitudes envahissantes dans la vie des autres, curieuses et indiscrettes. Mais bien plutôt de vivre un amour qui s'intéresse au bien de l'autre. Malheureusement, on trouve davantage de murmures malsains, de désir de connaître les derniers ragots et d'être le premier à les communiquer, que de désir d'aider le frère. La communauté doit prendre la décision d'encourager l'un et de rompre avec l'autre. Nous devons tous être conscients qu'on nous a confié le salut de nos frères et sœurs.

❖ **Des troubles psychologiques** plus ou moins graves apparaissent parfois et l'on peut s'en rendre compte lorsqu'on constate un trouble de la pensée ou de l'humeur. La personne ne parvient pas à percevoir la réalité de manière adéquate ou ne réussit pas à contrôler ses émotions. De même, une instabilité suivant les situations, une incohérence durable dans le temps, une absence de sentiment de culpabilité ou de sens du péché dans des situations objectivement graves, un caractère agressif, impulsif ou obsessionnel avec peu de contrôle, des changements soudains d'humeur, une rigidité extrême dans la défense de son propre point de vue, etc. Ces cas nécessiteront toujours un accompagnement thérapeutique.

b) Les aide concrètes au début des crises

❖ Générer une culture du « se laisser former par les frères de la communauté », accepter qu'ils s'impliquent dans l'aide à apporter. Souvent l'aide d'un frère qui essaie de me faire prendre conscience de quelque chose est plus efficace que celle du supérieur, car elle est plus spontanée et naturelle, sans des connotations d'autorité.

❖ La **formation continue** est un outil très précieux. Il est nécessaire de ne rien considérer comme acquis et de maintenir une formation permanente qui nous prépare à ce qui peut arriver et nous aide à l'identifier et à agir correctement. De petits cours tous les ans ou tous les deux ans **au niveau des Régions** avec tous ceux qui ont déjà fait profession solennelle et qui ont terminé leur étape monastique peuvent être utiles pour cela. Un cours avec des conférences et des partages d'une durée de 3 ou 4 jours avec un expert dans le domaine du développement humain : psychologique, relationnel et spirituel. Dans le programme d'internoviciat que nous avons à la RE, nous accordons une attention particulière à ces sujets.

❖ Il serait intéressant de proposer, **au niveau des Régions**, quelques **personnes** qui pourraient **aider** en complément de la formation ou par une intervention spéciale au début d'une crise. Il n'est pas nécessaire qu'il s'agisse de membres de l'Ordre. Il est clair que chaque monastère connaît des personnes, mais il est bon de partager cette information à d'autres et de l'avoir comme point de référence quand quelqu'un se trouve en difficulté.

❖ **Dialogues réguliers entre le supérieur et chaque frère ou sœur.** Tout dépend de la période

à laquelle la personne se trouve. Un jeune a besoin d'être écouté plus souvent, tout comme celui qui traverse une mauvaise passe. Il est bon que cette rencontre ait lieu tous les mois ou tous les deux mois, sans qu'il y ait nécessairement une cause qui la provoque autre que celle du partage, cela facilite beaucoup les choses en temps de crise, au cours de laquelle la fréquence peut aller jusqu'à une fois par semaine. Cela pourrait se faire aussi entre deux frères qui se choisissent l'un l'autre pour un accompagnement prolongé, le tout étant porté à la connaissance de l'abbé.

- ❖ Points possibles à traiter au cours d'un **accompagnement personnel** :
 - La connaissance de soi et la racine de son propre problème.
 - Les conséquences possibles du problème qui a conduit à la crise, en relation avec :
 - sa propre identité
 - la relation avec Dieu
 - la relation avec les autres
 - sa propre vocation
 - La réconciliation avec son passé en regardant la vie comme l'histoire du salut.
 - La récupération d'une certaine sensibilité morale, de filiation et de beauté.
 - La décision de changer pour répondre à l'amour et par amour.
 - L'expérience de sa propre faiblesse intégrée dans le mystère pascal (faible = fort ; mourir pour ressusciter).
 - Augmenter sa propre liberté et sa maîtrise de soi.
 - Une vision positive de la crise elle-même.

- ❖ **Toute la Communauté ou une partie se réunit pour partager** des expériences de crise et de faiblesse qui peuvent aider le frère en crise. Cette thérapie de groupe est parfois plus efficace avec des personnes avec lesquelles on ne vit pas habituellement. Les cours après le monastère dont j'ai parlé précédemment peuvent être une bonne occasion. Le cours *Experientia* que nous suivons dans l'Ordre peut aussi être utile s'il est partagé en petits groupes.

- ❖ Il faut être attentif à la disposition du **lieu** qui doit être aménagé en fonction de ce à quoi il va servir. Pour ce genre de situations, il faut qu'il soit accueillant et simple. L'emplacement des sièges et bien d'autres choses peuvent favoriser ou entraver la rencontre.

- ❖ Quand **toute une communauté prend conscience** d'une faute grave d'un frère et se charge de l'aider en tout ce qui est nécessaire, c'est une grande aide et cela reflète la vie même de l'Évangile. Il faut être clair avec le frère au sujet de la dépendance ou de la faiblesse qu'il est en train de vivre ; lui montrer de l'affection et de la solidarité ; utiliser tous les moyens possibles pour l'aider (par exemple, une communauté a arrêté de boire du vin pour aider un frère alcoolique ou bien s'est efforcée de ne pas aborder certains sujets par respect pour un autre, etc.) Cela finit par aider la communauté elle-même dans ses relations fraternelles. C'est un exercice de changement de regard qui va au-delà du fait de ne pas juger le frère ou d'avoir pitié de lui : il s'agit de chercher la meilleure façon d'être à ses côtés et de l'aider à se libérer. Non seulement cela a des effets très positifs sur le frère qui se sent ainsi entouré par la communauté, mais la communauté elle-même fait l'expérience d'un nouveau style de responsabilité mutuelle parce qu'elle fait face à la faiblesse de l'un de ses membres,

enrichissant par là-même sa qualité de vie communautaire.

- ❖ **Accueil d'un frère de retour** après une crise. Il est douloureux de voir que parfois quelqu'un reste marqué à vie, que certains frères de la communauté lui en voudront éternellement, que comme le frère aîné dans l'histoire du fils prodigue, ils paraissent offensés par le retour du jeune frère et que cela les dérange que l'on fasse la fête pour lui. C'est douloureux, mais c'est la réalité. Cela nous révèle aussi la qualité spirituelle de l'offensé : il semble accomplir la loi de force, et cela le dérange qu'un autre, qui n'a pas fait autant d'efforts que lui qui a dû renoncer à tant de choses, reçoive le même salaire. C'est l'image typique du bon moine qui n'a pas l'air heureux, parce que ce qu'il fait, il le fait plus par devoir que par amour.
- ❖ **Éviter l'oisiveté.** Le désœuvrement est un terreau fertile pour les crises et pour leur croissance avec des pensées inutiles, tandis que l'occupation aide à les surmonter plus facilement.

2. Vivre la crise

Tous ceux qui passent par l'université ne terminent pas avec la même formation. De la même manière, il existe différentes manières de vivre la crise. Selon le réalisme avec lequel nous l'abordons, elle nous aidera à grandir plus ou moins. Pour que le passage à travers la crise soit positif, il est nécessaire :

- ❖ D'avoir la **sincérité** d'y faire face. Si nous nous trompons nous-mêmes, nous perdons du temps. Mais pour être sincères, il faut avoir du courage et ne pas tomber dans le piège de penser que ce qui nous arrive jette par-dessus bord tout notre cheminement spirituel, notre réputation et notre dignité même. Dans cet effort de sincérité, il est très utile d'écouter notre corps pour découvrir quels sentiments et quelles émotions surgissent en nous dans la situation que nous vivons ; car le corps, comme les rêves, sont plus libres dans leurs manifestations, avant que l'esprit ne les censure.
Et nous devons encore aller plus loin et nous demander pourquoi certains sentiments nous viennent à l'esprit, ce qu'ils nous révèlent de notre cheminement spirituel et de notre maturité personnelle, ce que nous cherchons en eux, etc. pour essayer d'atteindre notre vérité la plus authentique. Nous avons un exemple chez Thomas Merton quand il reconnaît dans son journal intime que la passion qu'il a éprouvée à plus de 50 ans était plus que de l'amour pour M. ou une satisfaction impulsive : au fond il essayait de "soulager la pression de la terrible *solitude de* (son) cœur". Bien que la solitude n'existe pas, puisque nous sommes habités par la Trinité, la vérité est qu'on la ressent.
- ❖ Maintenir bien vivante **une sensibilité morale** nous permet d'avoir le sentiment d'une saine culpabilité lorsque nous ne sommes pas en accord avec notre choix de vie. Cela aide aussi, car lorsque cette sensibilité a été perdue, il est impossible d'être conscient de la situation dans laquelle nous nous trouvons.
- ❖ **Attitude positive.** Considérer la crise comme une opportunité et non comme une calamité est quelque chose qui aide à la surmonter. Une personne mûre n'est pas quelqu'un qui ne traverse pas de crises, mais quelqu'un qui les vit et les surmonte. En fait, quand le cœur

souffre, il met en lumière ce qu'il y a à l'intérieur de lui. Le reconnaître nous aide à nous équilibrer ; nous pouvons alors commencer à nous appuyer sur lui et à essayer de le canaliser. La même chute amoureuse qui bouleverse une personne peut être l'occasion de prendre conscience de la capacité d'amour qui est en elle et de la direction qu'elle va décider de lui donner.

- ❖ **Expérience spirituelle de la crise.** La crise n'est pas seulement un phénomène sensible et psychologique qui affecte notre vie spirituelle, mais elle acquiert sa plus grande signification lorsque nous la vivons en présence de Dieu, confus et admiratifs devant l'intervention de la bonté divine dans le cœur humain : que me dit ou me demande Dieu par cette épreuve ? Le Créateur a toujours cherché sa créature -souvent à travers l'épreuve-, ce qui nous conduit à être troublés devant son amour infini.

- ❖ **Détermination à changer,** car il est peu utile de savoir que l'on doit changer si l'on n'y est pas décidé. Sans engagement ni sacrifice, sans autodiscipline ni sans éviter ce qui renforce mes faiblesses, il est impossible de retrouver la liberté. La désirer seulement ne suffit pas. Au contraire, les démons de l'évangile finissent par devenir plus forts quand la maison a été nettoyée mais que la volonté s'est endormie. *Va et ne péche plus, de peur que quelque chose de pire ne t'arrive*, dit Jésus au paralytique guéri dans la piscine de Béthesda (Jn 5:14). C'est alors que la douleur du renoncement nous ouvre à une expérience différente de Dieu et à une plus grande appréciation de notre propre vocation.

Quand tout cela est vécu de manière trompeuse, la crise continue indéfiniment, et l'on finit par prendre des décisions de manière chronique ou bien par décider de rompre. C'est alors que la crise est reconnue, mais de façon très superficielle, au niveau des sentiments ; on minimise le problème, pensant que tout est sous contrôle ou on le justifie. Peu à peu, cette situation va renforcer l'insensibilité morale. Il n'est plus possible de voir la crise comme une réalité personnelle et on a tendance à blâmer tout le monde, à diluer sa propre responsabilité et à rester dans la crise, dispersé dans mille choses parce qu'il manque un centre. Toute vision spirituelle de la crise est perdue pour lui donner tout au plus une dimension psychologique et corporelle, en se concentrant sur ce que l'on ressent, en considérant que l'on a raison parce que l'on se sent bien, sans vision transcendante et séparant ce que l'on vit de l'option de vie choisie initialement.

En fin de compte, chaque crise se termine par un résultat :

- Certains partent après un discernement sérieux où la crise leur montre l'incohérence de leur première décision vocationnelle et optent pour une autre voie.
- D'autres restent, mais devraient partir et ne le font pas de peur d'accueillir la vérité dans leur vie ou en raison de l'avenir incertain qui les attend dehors. Ils préfèrent maintenir leur vie tiède, protégés par le monastère, très centrés sur eux-mêmes, procurant des gratifications suffisantes sans être trop dérangeants pour les autres. Il y a même ceux qui perdent tout sentiment d'appartenance et font ce qu'ils veulent tout en gardant les apparences.
- Il y a aussi ceux qui partent et qui devraient rester, mais qui manquent de véritables motivations. Parmi eux, il y a ceux qui ont perdu leur ferveur, et qui auraient pu la retrouver,

ou ceux qui s'aveuglent en pensant qu'ils seront heureux ailleurs ou avec une autre personne et il n'y a aucun moyen humain pour les convaincre du contraire. Appartiennent également à ce groupe ceux qui partent simplement parce qu'ils se sentent offensés, ou déçus, ou qui n'ont pas réalisé ce qu'ils voulaient, ou qui ont été attirés par quelqu'un d'autre qui s'en va, etc.

3. Quelques types de crises saines au cours de la formation initiale

- **Crise vocationnelle**, car c'est l'étape où l'on a un fait discernement. Il faut que ce soit clair que le doute ou les limites dans certains domaines ne signifient pas absence de vocation. Au contraire, ils peuvent aider à adopter l'une des qualités les plus fondamentales de l'appel : la confiance en Celui qui a appelé, sans attendre que tout soit clair et sous contrôle pour donner une réponse.
- **L'immaturation personnelle**, car lorsque nous constatons nos manques, l'idée que nous sommes bons ou dignes de l'appel se dissipe et nous nous ouvrons à l'humilité, à la connaissance personnelle et à nos incohérences intérieures afin de les travailler sainement.
- **Le sentiment de sa propre impuissance**. La vie monastique n'est pas pour les parfaits, ni non plus pour les inconscients ou les paresseux, mais pour les personnes humbles qui connaissent et reconnaissent leur impuissance, se laissant toucher par la miséricorde de Dieu sans avoir à surmonter totalement leurs faiblesses. C'est quelque chose de bon pour celui qui ressent cette force liée aux commencements (je me souviens d'un jeune aspirant qui, durant le mois de stage, me disait : "Donne-moi les travaux les plus difficiles pour voir avant d'entrer si je peux les surmonter...". Une fois postulant il eut des surprises...).
- **La solitude** est un autre point qui nous fait vivre un certain type de crise : elle nous met mal à l'aise et fait venir à la lumière ce que nous avons dans le cœur. Même si notre Ordre tient comme valeur importante la solitude, qui devient plus supportable avec la vie communautaire, c'est le fait de toute personne qui décide de se consacrer au Seigneur d'expérimenter plus ou moins la solitude du cœur, cette solitude dans l'amour et cette solitude dans cette présence qui semble parfois très absente. C'est le vide que nous avons besoin de faire pour être comblés, le désert où Dieu nous parle.
- **La crise d'identité**, cette identité facilement mise à l'épreuve quand on éprouve l'échec, l'incompréhension, la maladie... et l'on réagit de façon disproportionnée dans ce malaise, cherchant refuge là où n'est pas le véritable centre. Ces moments d'épreuve sont très bons pour que la personne en formation réalise qu'elle n'était pas aussi centrée sur le Seigneur qu'elle l'imaginait.
- **La désillusion de la communauté** doit aussi venir. Au début, on a l'idée d'une communauté parfaite, mais très vite, on constate des manques chez les frères et dans les relations fraternelles. Ceci, loin d'être nuisible, sauf dans des cas extrêmes, aide beaucoup celui qui commence, en lui faisant faire une distinction entre l'amour et ce qui n'est que sécurité morale et bien-être affectif. Nous devons trouver la source de l'amour dans celui qui nous a

appelés et la réponse doit être inconditionnelle, aimant avec miséricorde, patience et sans se croire supérieur (je me souviens de ce qu'un profès temporaire m'a dit avant sa profession solennelle : je fais profession comme celui qui épouse une femme en fauteuil roulant, mais je l'aime et je le fais pour celui qui m'appelle).

- **L'image que l'on a de Dieu** au début peut aussi souffrir d'une crise. Chacun vient avec une image de Dieu qui doit souvent être purifiée, parce qu'elle est chargée d'un poids culturel, familial ou personnel trop lourd. Cette crise est bonne elle aussi et permet de voir la capacité qu'on a de s'ouvrir au chemin spirituel dans l'humilité. En fin de compte, peu à peu, nous devons oublier l'image ou l'expérience que nous avons de Dieu afin de nous laisser saisir par l'expérience que Dieu a de nous. C'est l'expérience des mystiques et de saint Bernard : « m'aimer en Dieu ».

CONCLUSION

Le thème des crises est un thème si important, si utile pour tous et qui nous touche de tellement près qu'elle doit être prise en compte à différents niveaux :

- Dans les programmes de formation initiale : informer et ne pas éviter les crises aux débutants par une surprotection, mais les accompagner et les préparer pour l'avenir. Une formation initiale " bon marché " n'est pas d'une grande aide pour affronter les crises futures. Mais un problème supplémentaire est que de nombreux formateurs font tout leur possible pour s'assurer que celui qu'ils forment ne soit pas en crise et se sente toujours aimé.
- Il y en a qui se demandent s'il y a une véritable formation qui puisse aider à affronter les crises dans nos noviciats, nos monastères ainsi que plus tard. La formation intellectuelle est généralement donnée, mais peu en ce qui concerne la formation dans le domaine de la connaissance psychologique, spirituelle et de la maturité personnelle. Et le plus délicat est que si quelqu'un n'a pas reçu cette formation, comment va-t-il la donner à ceux qu'il doit guider ? Néanmoins, nous devons penser que la vie monastique elle-même est formatrice si nous la vivons dans sa dimension d'amour fraternel et de foi priante.
- Dans la formation permanente avec l'aide venant des Régions ou avec une aide extérieure.
- Créer une culture communautaire pour accueillir et accompagner le frère en crise.
- Prise de conscience de la part du supérieur hiérarchique de son rôle d'observateur et d'accompagnateur.
- Créer une vision de la crise qui soit une expérience spirituelle du passage de Dieu et à partir d'une perspective christocentrique et pascalle.

Après tout ce qui a été dit, on peut se sentir dépassé et se demander quel formateur peut être ainsi formé pour former correctement les vocations dans leurs débuts et pour les accompagner tout au long de leur vie. Quel abbé ou quelle abbesse a tant de capacité ? En réalité, tout peut être condensé comme les Dix Commandements. Quand il me revient de présider une élection abbatiale, après avoir écouté toutes les qualités que saint Benoît demande à l'abbé, je les résume habituellement à trois, pas plus: 1) Que ce soit une personne de bon sens. 2) Qu'il aime beaucoup ses frères. 3) Que ce soit une personne de foi et de prière. S'il y a ces trois choses, cela me va ! Je dirais la même chose en ce qui concerne notre accompagnement des frères en crise.